Parcours de lecture. *Recherche et formation* : perspectives analytiques

A reading path. Research and training: analytical perspectives

Valérie Barry

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rechercheformation/2844>

DOI : 10.4000/rechercheformation.2844

ISSN : 1968-3936

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2017

Pagination : 47-64

ISSN : 0988-1824

Référence électronique

Valérie Barry, « Parcours de lecture. *Recherche et formation* : perspectives analytiques », *Recherche et formation* [En ligne], 85 | 2017, mis en ligne le 30 septembre 2020, consulté le 08 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/rechercheformation/2844> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rechercheformation.2844>

Parcours de lecture. *Recherche et formation* : perspectives analytiques

Valérie Barry

ESPE de Créteil, Laboratoire interdisciplinaire de recherche sur les transformations des pratiques éducatives et des pratiques sociales (LIRTES, EA 7313)

RÉSUMÉ : En prenant appui sur des contributions significatives, parues dans *Recherche et formation* depuis le début des années 2000, cet article théorique analyse trois concepts souvent mobilisés dans l'étude de situations sociales et professionnelles : l'identité, l'activité et la pratique réflexive. Le processus identitaire, vu à la fois comme un objet de réflexion et un outil méthodologique, renvoie ici à des considérations épistémologiques et au rôle des interactions sociales dans sa construction et ses transformations. Ce processus est alors mis en lien avec l'activité d'un sujet, dont l'étude s'inscrit dans une nouvelle culture de pensée, centrée sur l'intelligibilité de l'agir et sur les possibilités de réappropriation d'une pratique personnelle. S'associe alors à l'activité autoanalysée et vue comme une ressource de l'action une perspective critique de cette pratique réflexive, qui pointe la nécessaire légitimation de la subjectivité comme objet de recherche en sciences sociales.

MOTS-CLÉS : analyse comparative, capacités professionnelles, action, auto-enseignement

Nous nous proposons dans ce parcours de lecture de nous intéresser aux perspectives analytiques qui sous-tendent les thématiques régulièrement soulevées par la revue. Plus précisément, dans ce qui suit, nous allons tenter d'étudier des concepts qui s'inscrivent dans une dialectique outil-objet au sein des problématiques de recherche et de formation, en ce sens que : d'une part ce sont des *objets* de réflexion récurrents, pour les sciences de l'éducation comme pour d'autres champs d'investigation ; d'autre part, ils constituent souvent des *outils* d'analyse des situations sociales et professionnelles dont les chercheurs-auteurs rendent compte dans *Recherche et formation*, que ce soit au travers d'articles, d'entretiens ou d'autres formes de productions écrites.

Pour ce numéro anniversaire, il nous a fallu déterminer quelles notions étaient susceptibles d'être à l'honneur. Nous avons décidé de nous intéresser particulièrement à trois d'entre elles : l'identité, l'activité et la pratique réflexive. Ce choix résulte du fait que, comme nous allons le voir dans ce qui suit, ces entités sont des représentants « suffisamment bons » des objets analysés et des outils analyseurs figurant dans les multiples écrits qui constituent la revue depuis sa création. En d'autres termes, ces notions et les liens qu'elles entretiennent ont donné lieu, dans *Recherche et formation*, à une réflexion approfondie menée par des auteurs paradigmatiques, réflexion qu'il nous a semblé intéressant de revisiter.

Considérations identitaires

La problématique de l'identité, que ce soit celle des sujets d'une recherche ou des chercheurs eux-mêmes, est inépuisable dans une revue qui se situe au croisement de la recherche et de la formation. Comme l'indique Moktar Kaddouri dans son «Éditorial» du numéro 41 de la revue, consacré aux «Dynamiques identitaires» et paru en 2002, l'identité, «prise pour objet d'analyse par des chercheurs appartenant à des disciplines différentes», «demeure “insaisissable”». En effet, dans une perspective analytique, le risque serait grand de voir la question de l'identité «instrumentalisée (comme outil de mobilisation individuelle et collective)» et «décomposée dans ses différentes formes d'expression et de manifestation (identité sociale, personnelle, professionnelle, politique, culturelle, sexuelle...)». La revue s'est plutôt intéressée à cet objet d'étude à la fois théorique et méthodologique en tant qu'entité «indécomposable et irréductible à l'une ou l'autre de ses dimensions». En particulier, au fil des articles, sont soulevées les «questions d'ordre épistémologique, méthodologique et professionnel que pose l'abord des identités aux chercheurs et praticiens agissant dans différents champs de pratiques sociales ou scientifiques». Ce sont certaines de ces considérations que nous nous proposons de retracer au sein de ce paragraphe, dans une perspective dynamique, en nous intéressant au «rôle des rapports sociaux, des contextes et des situations d'interactions sociales à l'œuvre dans les processus identitaires», ainsi que dans une perspective diachronique, en intégrant dans la réflexion le «rapport étroit» qu'entretiennent «les identités et les temporalités de leur expression» (Kaddouri, 2002, p. 5).

En tant qu'objet dynamique, l'identité est à la fois un outil d'analyse et un sujet d'étude qui se situe continûment comme un processus et un produit (à un instant T) dans les espaces professionnels et de recherche. Se pose alors la question des «différents modes et processus de production des identités». *Recherche et formation* s'est intéressée à la façon dont un sujet construit son identité. On peut en effet se demander si celle-ci émerge «dans la joie et le bonheur», ou «dans les seuls moments de profondes crises et de changements qui chamboulent tous repères matériels, idéels et symboliques» (p. 7). À ce sujet, dans un article intitulé «Approche psychosociale clinique de l'identité» (2002), Florence Giust-Desprairies pose que «l'identité, toujours interpellée, toujours en construction, surgit comme question avec l'angoisse ou le malaise, en particulier quand elle n'est pas requise dans le champ social» (p. 49). Plus précisément, l'auteure part du constat que «la possibilité ou l'impossibilité de répondre de soi» dans un environnement donné peut susciter des formes «d'auto-appropriation» ou «d'incertitude et de malaise» (p. 50). Quand la recherche porte sur un milieu professionnel, Giust-Desprairies précise notamment que «la construction de l'identité professionnelle passe en partie par une intériorisation des modèles et des représentations qui ont cours dans les organisations sociales. C'est sa capacité à reprendre pour son propre compte certaines caractéristiques culturelles de l'organisation dans laquelle il [l'acteur] inscrit sa demande de reconnaissance et de réalisation, y compris selon des modalités

conflictuelles, qui permet à l'acteur social de s'inscrire dans du projet pour lui-même ou avec d'autres. Les mutations qui sont une remise en cause radicale de ces normes culturelles intériorisées provoquent une perte des repères qui peut être vécue comme une effraction de ses propres construits» (p. 53). C'est pourquoi l'auteure propose d'analyser les situations sociales et professionnelles en utilisant la notion de «sentiment d'identité», et en questionnant, «en termes de caractérisation et de singularité», le processus identitaire plutôt que l'identité comme totalité. Dans une telle perspective analytique, l'identité, comme interface du psychologique et du social, est vue comme «double et problématique» (p. 50), car «l'effet des mutations ou des changements brutaux est de rendre le processus identitaire critique en écartelant et distendant le social du psychique» (p. 49). Ce processus, influencé par les différents milieux auxquels appartient le sujet, évolue «de façon différente selon que sont proposées des évolutions ou infligées des ruptures, que les appuis et les confirmations se dérobent ou se multiplient» (p. 50).

En d'autres termes, d'après ce point de vue, c'est dans l'épreuve de la discontinuité de soi et de la fragilisation, dans l'écart entre les aspirations et les possibilités de réalisation, dans l'éloignement des fondements psychiques internes et du lien social, que se révèle la question de l'identité. C'est pourquoi, dans le cadre d'une approche psychosociale d'inspiration psychanalytique, cette chercheuse définit comme suit cette entité «complexe et mouvante» (p. 50) : «L'identité du sujet est une représentation de soi, une construction subjective qui s'inscrit dans une temporalité. En partie inconsciente, elle procède de l'introjection précoce d'objets ambivalents et des identifications à des images parentales et sociales qui initialisent des modalités singulières de résolution des conflits et d'évitement de l'angoisse à travers des mécanismes défensifs singuliers. Elle relève également des répercussions de l'expérience affective relationnelle, prise dans une historicité, qui infléchit les positions psychiques et ouvre au renouvellement des identifications» (p. 50-51).

Une telle conception de l'identité est soumise aux aléas des «effets des mutations, des changements brutaux et des conséquences de la défaillance de la fonction de contenance et d'étayage au sein des structures sociales» (Kaddouri, 2002, p. 8). Ceci pose une question corollaire, au sujet de l'accompagnement de la construction ou de la transformation des processus identitaires. En effet, si les liens intrinsèques entre le psychologique et le social sont malmenés et contribuent à la vulnérabilité d'un sujet, on peut se demander ce qui peut conduire une personne en quête de renouvellement identitaire à donner du sens aux «événements de sa trajectoire» (p. 8). *Recherche et formation* s'est emparée de cette question. Selon Giust-Desprairies, une démarche d'accompagnement est nécessaire car «l'expérience n'est jamais totalisable» et parce que «c'est le recours à l'autre qui aide à rassembler, affermir, maintenir, renouveler les identifications» (Giust-Desprairies, 2002, p. 53). Une telle démarche est susceptible de dénouer «une tension potentiellement conflictuelle entre des logiques sociales et les nécessités psychiques des individus», à certaines conditions pointées par l'auteure : quand cette démarche permet de satisfaire la projection vers un idéal, quand elle favorise «une représentation de soi d'une suffisante cohérence» (p. 51) et quand elle constitue

aussi un accès à la connaissance des processus de liaison et de déliaison impliqués dans le va-et-vient des objets internes et sociaux. Ici, dans une situation de recherche comme de formation, l'identité est « questionnée à la fois dans la souffrance et l'espérance », dans une perspective de « réajustement entre les processus psychiques et le champ social » (p. 52). Ce questionnement peut préfigurer une conversion, dès lors que la transformation intérieure est essentiellement narcissique et qu'elle « réanime » des objets d'investissement.

Dans son approche, Giust-Desprairies explore « la clinique comme mode de production de connaissance des processus psychosociaux » (p. 62). En tant que chercheuse, elle associe la posture clinique à « un certain type d'écoute et de présence, pour une pensée plus associative qu'analogique ou explicative, qui autorise à s'avancer en plusieurs sens et [qui] permet de dissocier des liaisons établies pour en faire apparaître d'autres méconnues, pour un travail sur l'écart entre le sujet et ses idéaux ». Ici, « travailler, dans une démarche clinique, la question identitaire, c'est moins tracer une histoire que de s'ouvrir à une mémoire des traces sensibles et problématiques, au-delà de l'histoire même ; moins expliciter l'intrigue qu'explorer ces arrangements redéployés dans une intersubjectivité, qui crée les conditions d'une dynamique de décentrement » (p. 62). En d'autres termes, il s'agit de revisiter des liens de sens significatifs, d'interroger leur perte éventuelle, via une élucidation des attitudes défensives dont le sujet est captif et par lesquelles il assigne un autrui généralisé à une certaine place imaginaire, imprégnée de fantasmatique.

Aussi, l'identité est un objet théorique et méthodologique pouvant être associé à des stratégies d'intervention psychosociale. On peut alors se demander, à l'instar de Kaddouri, si le fait d'associer les termes de *stratégie* et d'*identité* relève (ou non ?) d'une « opération paradoxale » (Kaddouri, 2002, p. 6). En effet, « si les actes stratégiques posés par un individu sont de l'ordre du conscient et même du calculé, l'identité ne l'est pas forcément dans toutes ses composantes et dans tous ses aspects. Une stratégie identitaire explicite nécessite non seulement l'existence d'une conscience subjective de la part de l'acteur-auteur de cette stratégie, mais également une certaine formalisation et mise en place de façon consciente, volontaire et intentionnelle, de moyens et d'actes visant la réduction de ses tensions identitaires » (p. 6). Fabrice Gutnik, en situant l'identité comme « une structure intégrative des réponses identitaires » qui se forment au sein d'un réseau d'interaction, affirme que tout sujet dispose d'une marge de manœuvre pour faire face à des clivages et contradictions, et qu'il a donc la capacité de développer des « stratégies identitaires » (Gutnik, 2002, p. 119). Une telle perspective constructiviste s'accorde avec une approche interactionniste de l'identité, et suppose également que « la production de l'identité [ne soit] pas un simple jeu de reflets, ou le résultat de réponses plus ou moins mécanistes à des assignations identitaires effectuées par autrui » (p. 120).

D'autres cadres théoriques et/ou méthodologiques sont mobilisables pour appréhender la question de l'identité dans une perspective d'articulation de la recherche et de la formation. Dans la revue, Edmond Marc Lipiansky propose en particulier une approche phénoménologique du Soi, et suggère de ne pas limiter celui-ci à « une structure cognitive » (Lipiansky,

2002, p. 14). Selon ce chercheur, il s'agit d'éviter que l'identité d'un sujet ne soit réduite à un ensemble de traits considérés comme caractéristiques du Soi, dans une conception substantialiste de celui-ci. Lipiansky rejoint Giust-Desprairies dans une perspective expérientielle, dynamique et processuelle des phénomènes identitaires, et dans la nécessité d'un espace intersubjectif où autrui contribue à l'instauration d'une nouvelle représentation de soi. La spécificité de son approche phénoménologique est que sa clef de voûte n'est pas la posture du chercheur dans son accueil de la subjectivité d'autrui, mais l'expérience vécue par le sujet. Ici, chaque phénomène identitaire est défini à la suite de Husserl comme « la façon dont l'objet apparaît à la conscience », et son étude englobe « la totalité virtuelle des différentes expériences de soi » (totalité qui, cependant, reste inaccessible au sujet). Dans sa démarche d'élucidation des processus identitaires, le chercheur substitue ici une psychologie intégrative de l'expérience intersubjective à une « psychologie descriptive » (p. 18) de l'expérience subjective, inscrite dans une temporalité : l'analyse des phénomènes du présent s'imprègne d'une expérience passée et d'une ouverture sur le futur.

Plus largement, en se situant dans une perspective sociologique, Claude Dubar revient, lors d'un entretien avec Annette Gonnin-Bolo paru en 2002 dans *Recherche et formation*, sur le modèle d'analyse des questions identitaires qu'il a élaboré dans son ouvrage *La socialisation*. Il rappelle que le fait de construire une identité professionnelle nécessite de « continuellement s'engager dans des négociations complexes avec les autres et avec soi-même pour se faire reconnaître » (p. 132). Il pointe également que « l'identité personnelle est d'abord attribuée par les autres, sur la base de "critères" (le nom, la couleur de la peau, le langage, le lieu d'habitation...) qui, pour beaucoup, prennent la forme de "stigmates" » (p. 131), au sens de Goffman. Autrement dit, « on ne peut pas séparer identité et altérité » (p. 137) quand on étudie les dynamiques identitaires personnelles. Ces considérations, qui se revendiquent comme étant distinctes d'une sociologie fonctionnaliste ou déterministe, sont basées sur le constat qu'a fait Dubar, lors de ses recherches, de la singularité des discours d'acteurs impliqués dans la même situation de travail (p. 133). Selon le sociologue, cette singularité peut être prise en compte par la réhabilitation de la parole d'acteurs vus comme des sujets, dans une approche compréhensive des discours, qui prend en compte leur contexte social (c'est-à-dire « à la fois le contexte de la personne qui parle et le contexte de l'entretien avec le chercheur », p. 133). Au plan méthodologique, l'analyse du langage et l'analyse structurale du récit oral ou écrit permettent de s'engager dans une telle approche, car le langage « ordinaire » est un « vecteur de subjectivation, c'est-à-dire de singularisation et de construction d'une subjectivité » (p. 134). Dubar fait ici référence à l'identité narrative au sens de Ricœur, comme mise en intrigue du vécu pouvant articuler cohésion et mutabilité, posture d'acteur et de spectateur, simultanéité et durée, etc.

Dubar pointe également l'intérêt de la notion d'identité comme analyseur des crises professionnelles (p. 134). Il est repris en ce sens par Thérèse Perez-Roux et Fanny Salane, dans le cadre d'un dossier de la revue intitulé « Identités professionnelles en crise(s) ? » et paru en 2013. Ces auteures relèvent une certaine « conflictualité avec soi-même et avec les autres »

(Perez-Roux et Salane 2013, p. 29) pouvant fortement colorer l'entrée dans un métier (en l'occurrence, celui d'enseignant), en raison de la remise en cause des idéaux professionnels et de la rencontre avec l'altérité (ici, celle des élèves). Elles pointent la nécessité de la double transaction identitaire définie par Dubar (biographique et relationnelle), qui traverse l'identité professionnelle des professeurs, pour pallier le « flou identitaire » généré par une institution vécue comme défailante et « l'écart entre les représentations initiales et la charge de travail réelle » (p. 38). Dans le cadre d'une recherche portant sur les enseignants débutants du secondaire, Pierre Périer aboutit à des constats convergents. Les arrangements identitaires font l'objet de négociations internes, entre apprentissage d'une posture professionnelle et appropriation critique du métier. « Plus les individus sont soumis à l'épreuve des changements, plus le travail identitaire se révèle intense et complexe ». L'instabilité des conditions d'exercice, associée à « l'affaiblissement des supports historiques d'identification », ne fait qu'ajouter à « l'indétermination identitaire » (p. 18). L'enjeu de la transaction biographique « se situe [alors] entre identité revendiquée et identité visée » (Perez-Roux et Salane, 2013, p. 30) et pose la nécessité d'une possible projection dans l'avenir. La transaction relationnelle renvoie, quant à elle, à l'importance d'une reconnaissance sociale et de l'assurance d'un avenir (p. 38). La formation opère alors comme un espace transitionnel qui influence le futur rapport au métier.

L'activité comme objet intégrateur

La notion d'identité vue comme objet et outil de recherche va dans le sens d'un déplacement, dans les sciences sociales, d'un intérêt pour le travail en termes d'organisation, de dysfonctionnement ou d'innovation vers un intérêt pour l'activité réelle des professionnels. Cette évolution a notamment été relevée par Françoise Lantheaume, dans un numéro de *Recherche et formation* paru en 2008 et intitulé « Le travail enseignant. Crises et recomposition, du local à l'international, retour sur le métier ». En situant sa réflexion dans le champ de la professionnalisation des professeurs, l'auteure pointe que « la prise en compte des situations de travail et la critique du modèle de l'action rationnelle » (Lantheaume, 2008a, p. 9) ont ouvert de nouvelles perspectives.

En effet, comme nous l'avons vu dans le paragraphe précédent dédié à l'identité, des « transformations vécues comme singulières s'inscrivent dans des processus plus généraux d'intensification du travail, de diversification des tâches », qui sont susceptibles de « déprofessionnaliser », en même temps qu'ils rendent les acteurs « bien plus qu'avant responsables de leurs résultats, ce qui provoque des ruptures, des ajustements sous contrainte et des difficultés accrues dans l'exercice du métier » (Lantheaume, 2008b, p. 6). D'où l'intérêt, pointé par l'auteure, d'un déplacement de la problématique de la professionnalisation et de la définition de pratiques idéales vers l'activité réelle et le développement personnel et professionnel dont elle peut, ou pas, être porteuse ». Dans une telle approche située, la recherche prend

en compte « l'expérience professionnelle contextualisée, concrète, subjective, du travail », en tentant de « saisir l'expérience des acteurs dans une perspective critique, en s'attachant à comprendre le sens des épreuves rencontrées ». Ici, « le concept d'« activité » renvoie à une conception du métier comme ressource pour agir » (p. 6). Concrètement, le travail devient un objet de recherche à la fois singulier et social, étudié sous le prisme de l'activité. On s'intéresse alors à l'aspect situé et situant de celle-ci, à sa capacité d'être « une source éventuelle du développement psychologique et professionnel », et plus largement à « la mobilisation de la subjectivité dans le travail » (Lantheaume, 2008a, p. 17).

Lantheaume pointe en particulier deux nécessités en lien avec cette nouvelle façon d'envisager le travail professionnel en construction et en cours d'exercice. En premier lieu, une nécessité pragmatique : si « le travail réel est occulté », « la professionnalisation aussi bien que la déprofessionnalisation [...] ne peuvent améliorer la qualité du travail » (Lantheaume, 2008a, p. 18). En effet, une polarisation « sur les moyens de transformer le travail des enseignants de l'extérieur (par la prescription, l'évaluation, la formation) » néglige « la part d'autonomie indispensable à la qualité du travail et condition d'une professionnalité inscrite dans l'histoire d'un métier » (p. 18). En second lieu, une nécessité subjective : la professionnalisation étant à la fois, en tant que processus, un outil de développement de compétences professionnelles et, en tant qu'outil de prescription, un instrument de contrôle de l'activité des sujets, elle peut générer des situations paradoxales.

Déjà, en 2003, Jean-Marie Barbier et Marc Durand s'étaient proposés, dans un numéro de *Recherche et formation* consacré à « L'analyse de l'activité », de montrer qu'une entrée dans les sciences sociales par le concept d'activité constituait « une approche privilégiée pour la construction d'outils de pensée transversaux à plusieurs champs de recherches et de pratiques correspondantes » (2003, p. 99). Les auteurs se sont basés sur le constat suivant : une organisation traditionnelle en disciplines, se donnant pour champs d'application les pratiques relevant desdites disciplines, « dans une relation marquée par le paradigme théorie/pratique » (p. 100), n'est plus le seul modèle de la recherche et de l'étude de l'action en sciences sociales. Ils ont relevé, tant dans les milieux scientifiques que professionnels, une tendance progressivement croissante à revendiquer une démarche d'analyse s'intéressant à une activité professionnelle et sociale qui soit historiquement et spatialement située. Cette démarche est alors en elle-même une activité d'interprétation et de compréhension (et non une science), qui accompagne l'activité réelle des sujets et se décentre ainsi de l'activité prescrite.

Barbier et Durand invitent le lecteur de *Recherche et formation* à être vigilant quant à un usage indifférencié des termes « activité » et « activités » (p. 101). Selon eux, un glissement sémantique du singulier vers le pluriel entretiendrait « une sorte de flou notionnel tenant à la conviction qu'il serait possible : « a) de découper et catégoriser au sein de l'activité humaine quotidienne des blocs correspondant à des constructions sociales, et b) d'assimiler l'activité déployée au sein de ces champs avec ces constructions ». Alors, « par une sorte de mouvement de bascule, les activités au sein de ces divers champs de pratiques sociales » seraient envisagées « comme des entités ayant des propriétés objectives ». Ceci poserait le

risque de « l'hypothèse d'un isomorphisme ou d'une correspondance terme à terme sans équivoque entre les activités comme constructions sociales [...] et l'activité de celui qui les exerce » (p. 101). Dans une telle perspective, on assimilerait par exemple de façon mécanique les activités artistiques et l'activité d'un artiste.

Aussi, *a contrario*, les auteurs considèrent-ils une « entrée activité » comme une nouvelle culture de pensée dans la recherche en sciences sociales, qui ne se réduit pas aux activités en tant que diversités empiriques pour les chercheurs, ou en tant qu'organisations sociales pour les acteurs. Ils associent tout d'abord ce renouveau conceptuel à une appréhension renouvelée des pratiques sociales au sein des communautés scientifiques existantes. Ils citent à ce sujet en exemple : la psychologie de l'activité traditionnellement portée par les psychologues russes (comme Vygotski ou Leontiev), qui infiltre l'étude du langage ; la clinique de l'activité qui supporte, avec Clot, l'analyse du travail ; la sociologie de l'action, qui prend appui sur la microsociologie américaine pour approcher la rationalité des acteurs et construire une théorie de l'agir ; la philosophie analytique, qui, à la suite d'Engel ou de Neuberg, entrevoit l'esprit comme « le siège de diverses activités auxquelles il donne une unité » (p. 102). Barbier et Durand relient également une « entrée activité » (dans la recherche) au développement de courants interdisciplinaires « qui insistent sur la nécessité d'une approche globale et en situation » de la pensée. Ils citent en exemple : la phénoménologie cognitive portée par Varela, l'herméneutique développée par Ricoeur, la cognition distribuée définie par Hutchins. En résumé, une conception située de l'activité apparaît particulièrement dans deux domaines : 1) « dans les travaux de sociologie de l'action, dont beaucoup prennent au sérieux l'idée énoncée par Goffman d'un couplage flou entre le niveau macro-sociologique et le niveau local, [et] se centrent sur les situations et les interactions locales », en prêtant aux acteurs une marge de manœuvre importante ; 2) le second domaine concerné est celui de la cognition située, qui se fonde sur « la spécificité des connaissances et des raisonnements selon les contextes dans lesquels ils se déploient » et met au premier plan l'être corporel en situation, « le développement de catégories de pensées fondées dans les actions pratiques, ou « le poids des contextes physiques dans l'organisation et la signification de l'action » (p. 103).

Dans le même article, Barbier et Durand mettent en évidence des convergences au sein de cette diversité de propositions d'ancrages théoriques de l'activité. L'une de ces convergences est « une conception holistique de l'activité qui énonce une indissociabilité de l'action et de la cognition », ou encore « l'idée selon laquelle la compréhension des phénomènes de cognition nécessite la prise en compte des composantes émotionnelles » (p. 103). Les auteurs pointent également une « affirmation de la continuité et de l'inscription dans le temps de l'activité », qui s'exprime de différentes manières : une approche à la fois constructiviste et fondamentalement sociale de l'activité individuelle, qui « met au premier plan les processus d'intériorisation d'instruments ou d'outils culturels, les interactions entre individus, les processus de médiation, les conflits inter et intra psychiques » ; une vision développementale de l'activité, par laquelle sont analysés « des cours d'activité ininterrompus et non des espaces-temps délimités de façon extrinsèque par des stimulus ou des tâches » ;

et enfin le caractère négocié de l'activité sociale, porté « par la mise en avant des concepts de co-détermination, de co-construction du sens dans les interactions langagières relevant de l'analyse des conversations, du caractère socialement construit et formaté des énoncés langagiers et des interactions langagières en situation, toujours négociés, problématiques, énigmatiques, ambigus et néanmoins opérants » (p. 103-104). Dans un article paru en 2010 dans *Recherche et formation* et basé sur une approche clinique du travail et de la formation professionnelle, Bernard Prot *et al.* proposent également de s'intéresser aux dilemmes d'activité, comme analyseurs des ressources fondamentales de l'activité individuelle et de l'entrave au développement d'un style professionnel propre (Prot, Mezza, Ouvrier-Bonnaz, Reille-Baudrin et Vérillon, 2010, p. 65). Les dilemmes individuels qui émergent de l'activité sont alors susceptibles de constituer un genre professionnel et de devenir « des dilemmes génériques » (p. 73) intéressant la recherche.

En prenant appui sur les convergences précitées, Barbier et Durand définissent l'activité comme un objet intégrateur en sciences sociales, utile à la construction d'une culture de pensée transversale à plusieurs domaines de recherche et démarches pratiques. De leur point de vue, l'activité opère un lien entre les paradigmes constructiviste, « situé », herméneutique, interactionniste et historico-culturel, « sans gommer les particularités et les options théoriques irréductibles de chaque approche scientifique » (p. 104). L'existence de cet objet permet d'envisager une posture de recherche renouvelée, basée sur le fait « qu'au-delà de leurs différences, les sciences humaines et sociales ont affaire à une même "réalité" qui constitue leur objet commun », et qui est : « l'activité humaine dans la diversité de ses conditions d'exercice, dans l'historicité, la singularité et l'inédit de sa survéance, et dans l'unité que lui donne le fait qu'elle est développée par des sujets humains » (p. 105). Au plan méthodologique, on retrouve dans une entrée « activité » de la recherche en sciences sociales des approches déjà privilégiées dans le cadre d'une entrée « identité », comme « la centration sur les processus narratifs », « la construction d'une sémantique du langage et de l'action » ou plus largement l'appui sur tout procédé langagier et sémiologique favorisant « l'élucidation de l'expérience vécue par les acteurs » et permettant de restituer des formes de signifiants (p. 104).

Cependant, les différentes approches de la recherche ne se confondent pas, et les questions traitées peuvent demeurer distinctes. En effet, fréquemment, les travaux d'inspiration sociologique enquêtent sur des pratiques sociales, « dont elles interrogent les conditions d'efficacité », en s'intéressant aux « rapports de pouvoir ou de présentation de soi à l'œuvre au sein de l'activité située », tandis que les travaux d'inspiration psychologique « se focalisent sur les modes de raisonnement en situation » (p. 106). Aussi, même si l'« activité » est un objet intégrateur, fédérateur, en sciences sociales, il n'en devient pas pour autant un objet unificateur ou assimilateur. L'influence théorique réciproque des différentes approches n'en oblitère pas leur spécificité. À ce sujet, Barbier et Durand pointent que « les ambitions des chercheurs peuvent être doubles, voire triples » : ces derniers s'intéressent à « une théorie générique de l'activité, à des spécifications locales et situées de cette théorie », ou « à la constitution de

répertoires de données fidèles aux actions et événements se produisant dans ces champs de pratiques» (p. 107). Cette diversité nécessite que les résultats de recherche interdisciplinaires soient « pensés et posés en articulation ou de façon globale et complexe » (p. 108). À défaut, il y a un risque qu'au sein de ces recherches se démultiplient en réalité des sous-objets : « les interactions langagières, les transactions, les déplacements, les raisonnements... De sorte que, envisagées dans le détail, ces analyses ne portent pas exactement sur les mêmes objets et échouent à rendre compte de "l'activité" » (p. 108). Aussi, Barbier et Durand définissent des priorités pour un programme de recherche adoptant une entrée « activité » en sciences sociales. « La première est d'articuler la construction d'objets de recherche en référence à des activités et à des théories de l'activité » (p. 109). En d'autres termes, il s'agit de cerner les catégories construites par et pour la recherche, et de ne pas confondre celles-ci avec les significations que les acteurs donnent à leurs actes (lesquels constituent un matériau de recherche, mais pas des objets de recherche). La dimension généralisante de l'étude ne doit pas être occultée : « la recherche propose d'autres significations de l'activité que celles des acteurs, assurant ainsi le passage d'une sémantique de l'activité à une sémantique d'intelligibilité de l'activité, ou de concepts mobilisateurs à des concepts d'intelligibilité » (p. 109). Cette généralisation implique « un examen systématique du vocabulaire utilisé, un travail de déconstruction des pratiques sociales, de leurs langages opératifs, de leurs normes, rites, habitudes... et une explicitation des formes usuelles de catégorisation des pratiques ». Les auteurs pointent également l'importance de « la formulation située des objets de recherche en référence à des enjeux d'activité » (p. 109). Autrement dit, il est question de « penser les discours comme des traces de l'activité discursive, [de] considérer les représentations moins comme des entités que comme une activité représentationnelle, et [de] voir dans la plupart des activités sociales des associations d'activités gérées par les sujets », ce qui n'est pas sans importantes conséquences théoriques et méthodologiques. Cette priorité repose aussi sur la « mise en discussion de la capacité de la recherche à produire des discours théoriques portant sur l'activité en général, tout en affirmant le caractère situé de cette activité ». Ici, l'enjeu est de « conceptualiser l'articulation entre l'expression située, singulière de l'activité (celle qui est observée et décrite) et les processus de dépassement de cette expression singulière » (p. 109). Une autre priorité est la construction d'outils de pensée cohérents avec la notion d'activité. La cohérence repose ici sur la nécessaire distinction « entre contextualisation par les acteurs et contextualisation par les chercheurs (qui recoupe partiellement la distinction opérée par Lave entre les notions d'*arena* et de *setting*) » (p. 110). La prise en compte des éléments de contexte (sans occultation ni réduction), ou, à l'inverse, la prise en compte de la dimension individuelle des facteurs sociaux, contribuent à cette distinction.

Dans la même perspective, il serait essentiel d'éviter des biais méthodologiques. Une centration sur l'activité peut en effet aller de pair avec une « dépersonnalisation » théorique et méthodologique, le sujet étant alors « envisagé comme un nœud d'activités plus ou moins habituelles et cohérentes entre elles » (p. 111). Le chercheur peut alors prêter attention « aux phénomènes de solidarité pouvant exister chez les sujets entre représentations de leur

situation d'action, représentations d'eux-mêmes comme sujets agissants et représentations de leur action, ce qui explique notamment les dynamiques de réussite et d'échec». «Ceci implique une rupture avec d'anciennes habitudes de balkanisation des objets, de découpage *a priori* de composantes, et d'appréhension isolée de ces composantes comme dotées d'une certaine autonomie» (p. 111). De plus, de nombreuses activités professionnelles et sociales sont des interventions sur d'autres activités dans lesquelles autrui est engagé, ce qui peut compliquer la question de l'élucidation du rôle des acteurs de l'activité (dimension opérative de l'activité, significations construites à cette occasion, transactions internes ou interindividuelles, etc.). Aussi, selon Barbier et Durand, la question de la transformation continue de l'activité et son caractère dynamique doivent intégrer la dimension méthodologique de la recherche. «Non seulement l'activité est en perpétuelle transformation, mais il en va de même de tous les phénomènes qui en sont partie intégrante : notamment [les] affects, [les] constructions représentationnelles et discursives associées» (p. 111-112). Comme l'indiquent Yves Clot et Danielle Ruelland-Roger dans un article de la revue paru en 2008, la méthodologie de recherche doit pouvoir prendre en considération le fait qu'«un métier vit entre plusieurs instances qui sont, dans l'activité, autant d'instruments psychologiques» (p. 51) individuels et collectifs. «Tout est lié, mais tout peut aussi se délier» (p. 52). Dans le cadre d'une approche clinique et dialogique de l'activité, Clot propose alors des techniques d'auto-confrontations simples ou croisées appuyées sur des enregistrements vidéo de séquences professionnelles pour aller à la rencontre «de cette déliaison menaçante des instances du métier dans l'activité» (p. 52), pour «reconstruire une nouvelle configuration des instances du métier et retrouver ainsi du pouvoir d'agir» (p. 51).

Ainsi, la notion d'activité en sciences sociales donne aux chercheurs à comprendre les contenus et liaisons des situations de travail, dans une perspective possible de développement. L'expérience subjective du sujet impliqué dans une action professionnelle peut alors constituer «une sorte d'intercalaire entre la tâche prescrite et son activité personnelle» (Clot et Ruelland-Roger, 2008, p. 62). L'activité, dans ce qu'elle recèle de caractéristiques sociales, interindividuelles et individuelles dynamiques, constitue un concert de processus et de tensions dialectiques qui intéressent la recherche et qui renvoient à un changement de posture des chercheurs : «désormais, comprendre le travail exige de se situer du côté de ceux qui travaillent» (Lantheaume, 2008a, p. 17). Pour les acteurs, il s'agit de revisiter leurs activités personnelle et professionnelle, et d'investir une posture réflexive dans leur pratique.

Pratique réflexive et analyse de pratiques

Le développement actuel de recherches centrées sur l'analyse de l'activité, étudié dans le paragraphe précédent, va de pair avec l'émergence d'une nouvelle culture de pensée, centrée sur l'agir. Ainsi que le précise Françoise Lantheaume dans le numéro de *Recherche et formation* consacré au travail enseignant (2008), depuis l'influence du pragmatisme et de John Dewey,

« un rôle déterminant est attribué à l'expérience, à la créativité de l'agir » et un nouveau regard est porté sur la situation de travail, laquelle représente désormais « un lien constitutif de l'agir humain », et non un simple contexte contingent. Dans une telle perspective, « l'action est elle-même à l'origine de la définition d'intentions », tandis que « la réflexivité se construit également dans le cours de l'action » (2008a, p. 17). Pour les professionnels, le développement de recherches inscrites dans cette nouvelle logique renvoie à « la possibilité d'une réappropriation de leur propre activité » (p. 18), réappropriation qui n'est pas un allant de soi.

Dès 2001, la revue s'était emparée de ce changement de paradigme et des obstacles à sa mise en œuvre, en consacrant son numéro 36 au concept de *praticien réflexif* initié par Schön. Dans ce même numéro, Yves Saint-Arnaud pointe trois difficultés que rencontrent les praticiens : « passer à l'action, nommer ses intentions et s'autoréguler dans l'action » (p. 17). Il note en effet que « la plupart des praticiens semble avoir une difficulté majeure à faire face à l'incertitude », qu'il existe « un écart systématique entre la théorie professée par l'acteur (*espoused theory*) et la théorie d'usage (*theory-in-use*) qu'on peut inférer à partir du comportement » (p. 20), et que, ainsi, « l'autorégulation est enrayée en raison d'un conflit de paradigmes » (p. 21) entre une démarche qui s'appuie sur les particularités de la situation et une démarche qui se fonde sur un savoir homologué. Selon cet auteur, une posture réflexive nécessite que l'acteur modifie substantiellement « les schèmes cognitifs et affectifs, les croyances et les valeurs qui lui servent à appréhender les situations dans lesquelles il intervient » (p. 18). Plus précisément, la capacité à réfléchir dans l'action (et non seulement *a priori* ou *a posteriori* sur l'action) nécessite d'accepter « de vivre un processus par essais et erreurs », de telle sorte que « l'erreur n'est plus occultée mais recherchée » (p. 23). En ce sens, « pour s'autoréguler, il faut anticiper et utiliser l'imprévisible » (p. 24).

Saint-Arnaud revient sur la définition de la notion de réflexion, et remarque que celle-ci, en tant que retour de la pensée sur elle-même, « est spontanément associée à l'analyse rationnelle » (p. 26). La formation d'un acteur et la culture professionnelle ambiante l'incitent alors « à se définir comme un expert pouvant résoudre des problèmes », alors que « son action concrète le met en pleine situation d'incertitude, aux prises avec des éléments qui échappent à son contrôle ». Aussi, il semble difficile de dissocier la réflexion personnelle d'une tentative de réduction de l'incertitude reliée aux particularités de la situation, tentative qui prendrait appui sur un savoir déjà construit (p. 24). L'auteur se demande alors, en conclusion de son analyse, si les notions de « praticien-chercheur » et de « praxéologie » ne seraient pas plus représentatives d'une association efficace de la réflexion sur l'action (en amont ou en aval de celle-ci) et d'une réflexion dans l'action. Selon lui, une posture de praticien-chercheur passe par le fait de reconnaître « les limites du savoir homologué pour dénouer une situation difficile », de choisir de considérer chaque situation comme « unique et incertaine », de renoncer au prêt-à-porter et de créer « les conditions pour chercher avec son interlocuteur une solution sur mesure ». La praxéologie, quant à elle, renvoie à une réflexion « qui vise à rendre l'action plus lucide, plus autonome et plus efficace », et qui mise sur les particularités, celles de l'acteur, celles de ses interlocuteurs ou celles de la situation que l'on traite (p. 26).

Dans ce même numéro de *Recherche et formation* consacré au *Praticien réflexif*, Philippe Perrenoud pointe également certaines particularités du travail de réflexion sur l'action. Il s'appuie sur le constat selon lequel «la pratique réflexive postule implicitement que l'action fait l'objet d'une représentation» (p. 132). Partant de cela, un acteur étant supposé savoir ce qu'il fait, il peut «s'interroger sur les mobiles, les modalités et les effets de son action». Perrenoud se demande alors ce que «devient la réflexion lorsque son objet se dérobe, lorsque sa propre action échappe à l'acteur», en raison du fait que celui-ci «ne sait pas exactement comment il le fait et n'a pas, au quotidien, de pressantes raisons d'en prendre conscience». L'auteur rappelle que la réflexivité «s'ancre à l'origine dans les métiers techniques ou scientifiques», et que dans des moments de calcul ou de planification, «le caractère éminemment rationnel des procédures masque le caractère partiellement inconscient de l'activité». Or «toute action complexe, même si elle est, en apparence, essentiellement logique ou technique, n'est possible qu'au prix de fonctionnements inconscients» (p. 132). Perrenoud établit un lien entre la construction de compétences et certaines formes de mobilisation cognitive qui demeurent largement inconscientes, «sinon dans leur existence, du moins dans leur fonctionnement» (p. 133). Selon l'auteur, ce lien «n'est rien d'autre que le fonctionnement de l'habitus qui, confronté à une situation, prend en charge une série d'opérations mentales qui vont assurer l'identification des ressources pertinentes, leur transposition éventuelle, leur mobilisation orchestrée pour produire une action adéquate». Cela occasionne ce que Le Boterf nomme «une alchimie étrange». D'après Perrenoud, «l'alchimie est étrange parce que la "grammaire génératrice des pratiques" n'est pas une grammaire formalisée». Chaque individu met en scène, dans ses pratiques, des dispositions stables dont il a conscience qu'elles sont «son caractère, ses valeurs, ses attitudes, sa personnalité, son identité» (p. 133). Aussi, chacun «imagine qu'il "invente" ses actes, sans percevoir la trame assez constante de ses décisions conscientes et plus encore de ses réactions dans l'urgence ou la routine». Cela renvoie à ce que Bourdieu a nommé «l'illusion de l'improvisation», laquelle est mue par un désir de maîtrise qui incite à surestimer la part du conscient et du rationnel dans les mobiles et les actes personnels (p. 134). «Justement parce qu'il cherche à optimiser une procédure rationnelle, l'acteur résistera à l'idée que c'est aussi d'inconscient qu'il s'agit» (p. 148). La vie étant faite de répétitions partielles, Perrenoud parle également d'une «illusion de la lucidité» (p. 133), quand une action est la reprise, avec des variations mineures, d'une conduite déjà adoptée dans une situation similaire et que les prises de conscience se heurtent aux schèmes qui la sous-tendent, voire même «à de puissants mécanismes de dénégation et de défense» (p. 134). En effet, «il n'est jamais simple de mettre en question, dans la réflexion sur l'action, la part de soi-même que l'on connaît et que l'on assume. Il est encore plus difficile et inconfortable d'étendre la réflexion à la partie pré-réfléchie ou inconsciente de notre action». Ainsi, la prise de conscience «exige un travail de l'esprit, elle ne devient possible qu'à condition de prendre du temps, d'adopter une méthode et des médiations appropriées» (p. 134).

Perrenoud rappelle donc que l'action humaine est sous-tendue par des schèmes «qui ne changent pas radicalement de nature, de mode de genèse et de mode de conservation

selon [qu'il s'agisse] d'une action visible ou d'une conduite plus complexe, symbolique et en partie inaccessible à l'observation directe » (p. 135). Aussi, « travailler le geste » (p. 135) nécessite de différencier et de mieux coordonner ces schèmes. Sinon, la pratique réflexive, « non contente de se heurter à l'opacité de notre habitus » (p. 136), serait appauvrie par une rapidité et une efficacité à gérer les situations quotidiennes. La familiarité à mobiliser des schèmes construits peut dissuader l'acteur de se poser des questions, et peut l'enfermer dans une vision très rationaliste de l'action. « Le paradoxe est sans doute que, pour ajuster l'action à ce que la situation a de singulier, il importe de prendre conscience de ce qu'elle a de banal ». Apprendre de l'expérience consiste alors tout autant « se décentrer par rapport aux schèmes, au prêt-à-penser, au prêt-à-réagir » qu'à « se servir de moments d'exception pour comprendre qui l'on est et ce que l'on vaut » (p. 136). En résumé, selon l'auteur, « il n'y a pas de pratique réflexive complète sans dialogue avec son inconscient pratique, donc sans prise de conscience ». Perrenoud rejoint le propos de Vermersch quand celui-ci affirme que l'approche réflexive, « en termes de prise de conscience, définit un inconscient particulier qui n'a pas besoin, pour être conçu, de l'hypothèse du refoulement propre à la démarche freudienne » (p. 139). Ce qui est fondamental est de définir une catégorie du non-conscient qui soit conscientisable, c'est-à-dire qui puisse accéder à la conscience moyennant un véritable travail cognitif qui se distingue d'une cure (p. 139). Ce travail de réflexion doit faire l'objet d'un dispositif sûr pour l'acteur. En effet, il existe « des schèmes dont la prise de conscience, sans ébranler les fondements de l'identité et de la personnalité, pourrait faire vaciller un instant l'image de soi, blesser l'amour-propre ou altérer le confort moral du sujet » (p. 140). Par exemple, « lorsqu'il prend conscience d'un schème d'action qui lui permet d'exclure ou d'humilier régulièrement autrui sans en assumer la responsabilité, l'acteur concerné ne se sent pas très fier de soi. Même un schème apparemment innocent, qui sous-tend par exemple une erreur répétitive d'estimation ou d'anticipation, peut susciter un moment d'embarras lorsqu'il devient conscient ». Sans compter que « la même action relève le plus souvent à la fois de la conscience et de l'inconscient », que « la conscience n'est pas un état simple, stable, irréversible », et que « le degré de prise de conscience varie » (p. 140). D'où la nécessité de régulations fines lors de moments réflexifs.

De plus, il existe toujours « un décalage entre l'action et sa représentation *a posteriori* », laquelle reste partielle et fragmentaire, comme « produit d'une reconstruction qui, elle, n'est jamais définitive » (p. 137). « C'est pourquoi nul ne peut, au sens strict, retravailler une action, à la manière dont un sculpteur, un peintre, un musicien ou un auteur "reprennent" une œuvre en gestation, jusqu'à ce qu'ils en soient las ou satisfaits. Ce qu'on fera demain est une action nouvelle ». Aussi, Perrenoud indique que travailler sur sa pratique, c'est « en réalité travailler sur une famille d'actions comparables et sur ce qui les sous-tend et en assure une certaine invariance ». La représentation de l'action peut s'enrichir en fonction d'un travail délibéré « d'investigation, d'analyse, de reconstruction, ou de façon plus inconsciente, au gré de processus de rationalisation et de schématisation caractéristiques de notre mémoire » (p. 137). En ce sens, l'acteur peut revisiter « des savoirs procéduraux (techniques, méthodes) ;

des attitudes et des traits de personnalité (désir de se surpasser, self-control, motivation, détachement ou implication); diverses composantes de la condition physique et mentale (force et tonus musculaire, respiration, acuité perceptive, décontraction, concentration); des schèmes d'action incorporés, qui sous-tendent les dimensions structurales de l'action, [que celle-ci] soit "concrète" (perceptive, motrice), symbolique (actes de parole) ou purement cognitive (opérations mentales)» (p. 137-138). D'après Perrenoud, «la question fondamentale est de savoir si la prise de conscience reste un épiphénomène ou si, à certaines conditions, elle permet au sujet d'avoir prise sur son propre habitus». Comme «une élaboration réflexive et métacognitive n'a de sens que si elle donne à l'acteur une certaine maîtrise de son inconscient pratique», il importe «d'identifier les conditions de la prise de conscience et ses chances de donner une certaine maîtrise du changement» (p. 141). Or, «dans la gestion de l'urgence, même lorsqu'on dispose d'une théorie et d'une méthode qui pourraient guider l'action dans des circonstances plus tranquilles, le temps et le stress obligent à faire appel à des schèmes qui mobilisent faiblement la pensée rationnelle et les savoirs explicites de l'acteur». Aussi, «la partie la moins consciente de l'habitus intervient dans la microrégulation de toute action rationnelle, de toute conduite de projet, dans la mesure où aucune théorie ne permet de prévoir chaque détail de la situation et laisse une part à l'appréciation de l'acteur» (p. 143).

En résumé, «l'inconscient pratique est dans les détails» (p. 143) et la pratique réflexive s'avère complexe. Ce qui la mobilise peut être la pression des échecs vécus et des obstacles rencontrés, ou un désir de plus grande maîtrise. Le travail réflexif est donc, presque toujours, suscité par «un écart entre ce que l'acteur fait et ce qu'il voudrait faire, qu'il se sente en échec absolu ou simplement en retrait par rapport à ses ambitions» (p. 144). Ce décalage nécessaire entre l'action réalisée et la réalisation de soi ne suffit cependant pas au travail réflexif. Selon l'auteur, «rien n'assure donc que l'écart entre la réussite visée et l'action effective soit un moteur suffisant de la prise de conscience» (p. 145). C'est pourquoi Perrenoud rejoint Saint-Arnaud sur la nécessaire adoption d'une certaine posture de réflexivité, qui «prenne le relais lorsque la résistance du réel ne suffit pas à provoquer la prise de conscience et à équilibrer le coût et les risques. Cette posture suppose sans doute une forte envie de remplir sa "mission" et un niveau élevé d'exigence envers soi-même, donc la volonté de comprendre et de dépasser ce qui empêche de réussir, même lorsque nul ne peut rien vous reprocher». On peut également associer à cela un rapport à la vie qui inclut le goût du jeu ou du risque et une forme de quête de soi (p. 146). Aussi, «dans tous les cas, travailler sur l'écart entre ce qu'on fait et ce qu'on voudrait faire, c'est au bout du compte travailler sur soi, que ce soit pour accroître sa performance ou pour transformer un rapport malheureux ou maladroit au monde et aux autres» (p. 149). Le passage à une posture de praticien réflexif peut alors associer la transformation des pratiques à un changement identitaire.

De plus, l'efficacité d'un geste dépend du sens qu'autrui lui donne (p. 149). D'où l'importance d'un recours à la métacommunication (p. 154). Le cadre d'une équipe ou d'un groupe de pratiques est donc bénéfique «pour aider chacun à prendre conscience de la difficulté de changer tout seul» (p. 153-154). Là encore, l'improvisation du dispositif peut avoir des

effets pervers, comme : « une accentuation des aspects conscients, qui peuvent être nommés, alors qu'il est plus difficile de trouver les mots pour décrire les structures de l'action ; une centration sur l'événementiel (qui est observable et racontable) par opposition au structurel (qui est caché et abstrait) ; une tendance, dès qu'il s'agit d'inconscient, à faire appel aux interprétations psychanalytiques sauvages plutôt qu'à l'explicitation d'un inconscient pratique ; on passe alors très vite à une "théorie" des désirs, mobiles, pulsions, complexes et autres aspects très généraux de l'économie psychique d'une personne » (p. 154). Il est donc important que le dispositif d'analyse réflexive prenne appui sur une culture théorique, qu'il accorde la priorité aux structures invariantes de l'action (au-delà de l'anecdotique), qu'il s'applique à décrire l'action plutôt qu'à en chercher immédiatement les mobiles, qu'il soit prudent dans ses interprétations, qu'il se fonde sur une éthique sans faille et sur une grande clarté conceptuelle (p. 154-155). Ainsi, même si un groupe d'analyse de pratiques n'est pas le lieu par excellence d'un travail sur l'habitus (car, selon l'auteur, « l'élargissement de la pratique réflexive aux dimensions inconscientes de l'action reste à penser et à réaliser », p. 157), il en « prépare le terrain » (p. 156). Perrenoud saisit ici « l'un des liens féconds entre les échanges sur les pratiques et la réflexion solitaire. Entendre des questions qu'on ne s'est jamais posées, des hypothèses qui brisent certains tabous peut amorcer une réflexion qui ne se serait pas déclenchée spontanément » (p. 156).

Dans un entretien mené par Valérie Legros au sein du numéro 58 de la revue (2008), Patrick Rayou associe l'engagement dans une pratique réflexive aux notions d'intéressement et de temporalité (p. 61). Il précise par exemple que des enseignants stagiaires dans l'urgence de leur pratique débutante sont difficilement en mesure de s'intéresser à des détours réflexifs qui les projettent sur le long terme de leur carrière. De plus, « très rares sont les personnes qui peuvent d'emblée réaliser cette alternance : agir, prendre du recul et modifier ses pratiques ». Cela demande le temps d'« intérioriser un regard professionnel sur soi », et des « passeurs » sont nécessaires pour regarder autrement ses propres gestes (p. 63). D'où l'importance, selon ce chercheur, d'inscrire la réflexivité dans une temporalité circulaire, dans le cadre d'une formation inscrite sur plusieurs années, qui prévoit plusieurs retours dans un espace où la réflexivité peut s'exercer. Il est également fondamental que les médiateurs de l'analyse réflexive ne soient pas dans le même temps des évaluateurs dans le cursus des professionnels (p. 64). Sinon, se constituent « des espaces clandestins d'intéressement », qui fonctionnent en vase clos. Dans de tels espaces fondés sur la solidarité entre pairs, les problèmes risquent d'être rejetés sur autrui (comme les autres enseignants ou les élèves) et les phénomènes de fraternisation peuvent aboutir à des savoirs pratiques contestables, en marge de l'éthique professionnelle (p. 68). Dans le numéro 80 de la revue (2015), dévolu à « La subjectivité comme ressource en éducation et en formation », Nadine Faingold pose elle aussi les conditions de la réflexivité du travail d'exploration du vécu. Selon cette auteure, l'approche réflexive se doit d'être en première personne et d'être expérientielle (p. 47). En d'autres termes, il est important que le dispositif d'analyse soit conçu « comme une aide à la prise de conscience par le sujet lui-même de ses ressources » (p. 48), qu'il permette « la prise

de conscience des compétences et des valeurs incarnées dans [les] moments de pratique» (p. 49), et qu'il soit animé par un médiateur susceptible d'«accompagner le déroulement de l'action mais aussi l'accueil de l'émotion, dans une aide à la description du vécu subjectif de moments professionnels dans leur complexité» (p. 48). Aussi, dans le paradigme réflexif, et comme le rappellent Alain Mouchet et Elisa Cattaruzza, la subjectivité n'est «plus considérée comme [un] obstacle à la rationalité, mais au contraire comme [un] objet de recherche pertinent et nécessaire pour comprendre l'activité humaine et notamment la conscience». Le fait de s'intéresser à la subjectivité au sens générique de point de vue du sujet sur son activité nécessite alors «de mobiliser une théorie de la conscience». Aussi, «la légitimation de la subjectivité comme objet de recherche est une conquête progressive dans la communauté scientifique en sciences humaines et sociales» (2015, p. 9).

Valérie Barry
valerie.barry@u-pec.fr

Bibliographie

- Barbier, J.-M. et Durand, M. (2003). L'activité : un objet intégrateur pour les sciences sociales? *Recherche et formation*, 42, 99-117. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2003_num_42_1_1831>.
- Clot, Y. et Ruelland-Roger, D. (2008). Enseigner les maths au lycée et au collège : un ou deux métiers? *Recherche et formation*, 57, 51-63.
- Dubar, C. et Gonnin-Bolo, A. (2002). Entretien. *Recherche et formation*, 41, 131-138. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2002_num_41_1_1780>.
- Faingold, N. (2015). Un dispositif universitaire centré sur un travail réflexif d'exploration du vécu subjectif : formation et transformation de soi. *Recherche et formation*, 80, 47-61.
- Giust-Desprairies, F. (2002). Approche psychosociale clinique de l'identité. *Recherche et formation*, 41, 49-63. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2002_num_41_1_1773>.
- Gutnik, F. (2002). Autour des mots : «Stratégies identitaires», «dynamiques identitaires». *Recherche et formation*, 41, 119-130. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2002_num_41_1_1778>.
- Kaddouri, M. (2002). Éditorial. *Recherche et formation*, 41, 5-9. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2002_num_41_1_1770>.
- Lantheaume, F. (2008a). De la professionnalisation à l'activité. *Recherche et formation*, 57, 9-22.
- Lantheaume, F. (2008b). Éditorial. *Recherche et formation*, 57, 5-7.
- Lipianki, E. M. (2002). Le soi entre cognitivisme et phénoménologie. *Recherche et formation*, 41, 11-30. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2002_num_41_1_1771>.
- Mouchet, A. et Cattaruzza, E. (2015). La subjectivité comme ressource en éducation et en formation». *Recherche et formation*, 80, 9-16.
- Perez-Roux, T. et Salane, F. (2013). Identités professionnelles en crise(s)? *Recherche et formation*, 74, 9-16.
- Périer, P. (2013). Crise et/ou recomposition identitaire des professeurs débutants du secondaire? *Recherche et formation*, 74, 17-28.

- Perrenoud, P. (2001). De la pratique réflexive au travail sur l'habitus. *Recherche et formation*, 36, 131-162. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2001_num_36_1_1694>.
- Prot, B., Mezza, J., Ouvrier-Bonnaz, R., Reille-Baudrin, E. et Vérillon, P. (2010). Les dilemmes d'activité». *Recherche et Formation*, 63, 63-76.
- Rayou, P. et Legros, V. (2008). « Entretien ». *Recherche et formation*, 58, 57-69.
- Saint-Arnaud, Y. (2001). La réflexion-dans-l'action : un changement de paradigme. *Recherche et formation*, 36, 17-27. Récupéré sur Persée : <http://www.persee.fr/doc/refor_0988-1824_2001_num_36_1_1688>.

Abstract

A reading path. Research and training: analytical perspectives

ABSTRACT: Based on significant contributions published in *Recherche et formation* since the beginning of the 2000s, this theoretical article analyzes three concepts often engaged in the study of social and professional situations: identity, activity and reflective practice. The identity process, seen both as an object of reflection and a methodological tool, refers here to epistemological considerations and to the role of social interactions in its construction and transformations. This process is then linked to the activity of a subject whose study is part of a new culture of thought, focused on the intelligibility of action and on the opportunities for the appropriation of a personal practice. The auto-analyzed activity, seen as a resource of the action, is studied in a critical perspective of this reflective practice, which highlights the necessary legitimization of subjectivity as an object of research in the social sciences.

KEYWORDS: comparative analysis, skill, action, self-instruction